

FEUILLETON DE L'APÔTRE

LE COUREUR DES BOIS

PAR GABRIEL FERRY

4

CHAPITRE XXVI

LE SANG DES MEDIANA

Après avoir inutilement déchargé plusieurs fois leurs deux carabines, et de trop loin pour que leurs balles eussent été dangereuses, Oroche et Baraja n'avaient pas tardé à rejoindre Cuchillo.

Le bandit était pâle comme un mort. La balle que lui avait envoyée le Canadien au *jugé* lui avait effleuré le crâne assez fortement pour le jeter à bas de cheval. Sans doute, alors, Bois-Rosé l'eût écrasé du pied comme un reptile venimeux si son cheval n'eût pas été aussi merveilleusement dressé. Le noble animal, voyant que son maître ne pouvait se hisser jusqu'à lui, s'inclina pour qu'il pût saisir sa crinière et se mettre en selle. Quand il le sentit affermi sur ses étriers, le cheval reprit un galop assez rapide pour arracher son cavalier au couteau de Bois-Rosé.

Ce ne fut pas le seul danger que courut le bandit.

Quand il eut rejoint ses deux complices Oroche et Baraja, et que tous trois se furent réunis à don Estévan et à Diaz qui les attendaient à l'endroit indiqué, l'Espagnol n'eut pas besoin d'interroger Cuchillo pour apprendre que Fabian avait une fois encore échappé à sa haine.

A l'air du désappointement des deux coquins, à la pâleur du bandit qui chancelait encore tout étourdi sur sa selle, don Estévan avait tout deviné.

Trompé dans son attente, l'Espagnol sentit gronder dans son sein une rage sourde d'abord, et qui ne tarda pas à faire explosion. Il poussa son cheval contre Cuchillo en s'écriant d'une voix de tonnerre :

— Lâche et maladroit coquin !

Et dans la fureur qui l'aveuglait, sans penser que Cuchillo seul connaissait le mystérieux emplacement du val d'Or, il avait tiré un pistolet de ses fontes. Heureusement pour le bandit, Pedro Diaz se jeta brusquement entre celui-ci et don Estévan dont la fureur s'apaisa petit à petit.

— Et ces hommes qui sont avec lui, demanda l'Espagnol, qui sont-ils ?

— Les deux tueurs de tigres, répondit Baraja.

Une courte délibération eut lieu à quelque distance et à voix basse entre don Estévan et Pedro Diaz, et se termina par ces mots prononcés de façon que tous pussent entendre :

— Nous détruirons le pont du Salto de Agua, dit ce dernier, et du diable s'ils nous joignent avant Tubac !

Les cavaliers partirent au galop.

Fabian avait entendu, la veille, don Estévan dire à Cuchillo qu'il ne passerait que deux heures à l'hacienda, avant son départ pour le préside. Les derniers événements qui avaient eu lieu le soir chez don Augustin devaient encore avoir hâté ce départ. Il n'y avait donc pas à hésiter. Le cheval de Pepe devenait un auxiliaire précieux pour que le cavalier qui le monterait put suivre les fugitifs, et au besoin lebr couper le chemin ; restait à savoir qui le monterait pour se décharger d'une aussi périlleuse entreprise que celle de s'opposer seul à la fuite des cinq cavaliers armés.

— Ce sera moi, dit Fabian.

En disant ces mots, il s'avança vers l'animal, qui recula plein d'effroi ; mais, saisissant la longe par laquelle il était retenu, il lui jeta son mouchoir sur les yeux. Tremblant de tous ses membres, l'animal resta immobile.

Fabian apporta la selle de Pepe, la sangla comme un homme habitué à cet exercice, et puis, assujettissant fortement au-dessus des naseaux le lazo de manière à former à la fois une bride et un caveçon, et, sans retirer le mouchoir dont le cheval était comme enchaperonné, il allait sauter sur la selle, quand Pepe, sur un signe de Bois-Rosé, s'interposa subitement.

— Doucement, doucement, dit-il ; si quelqu'un a le droit de monter à cheval, c'est moi, à qui il appartient par droit de conquête.

— Ne voyez-vous pas, reprit impatiemment Fabian, que cet animal n'est pas encore marqué du fer du propriétaire, ce qui indique qu'il n'a jamais été monté ? et, si vous tenez à vos membres, vous n'en ferez pas l'essai.